

Tu veux mourir ? comment t'en blâmer ? Ce monde pourri ne mérite pas qu'on s'y attarde, j'en sais quelque chose : je l'ai parcouru de bout en bout. Pour le répudier tu as choisi le suicide ? Pourquoi pas, c'est une solution comme les autres, ni meilleure ni pire. Moi-même j'ai exploré toutes les possibilités. L'action, l'inaction. La pénitence, l'évasion. J'ai fait de l'amitié un culte, du verbe une aventure. J'ai prêché tour à tour la foi, le blasphème et le pardon. J'ai fait pleurer, j'ai fait rêver. Tentatives vaines : le jeu est truqué puisque la mort finit par gagner. J'ai même fait rire. J'ai fait rire les estropiés, les malchanceux, les condamnés. Là encore, la mort riait plus fort. Je comprends que tu l'appelles. J'ai suivi toutes les autres voies, j'ai échoué dans tous les enfers. J'ai vécu en ville, en forêt, avec les hommes et loin d'eux ; j'ai survécu à plus d'une guerre, participé à plus d'un deuil. J'ai pratiqué l'oubli et la solitude, je fus plus d'une fois prêt à abdiquer, je ne l'ai pas fait : ma vie ne m'appartient pas, ma mort non

plus. Ne m'appartient qu'une cité interdite que chaque jour je reconstruis pour assister chaque nuit à sa fin d'épouvante. Tu ne comprends pas ? Ne cherche pas à comprendre. Cette cité invisible n'existe que pour moi et ne subsiste qu'en moi. Je ne peux pas t'en dire davantage ; en parler, ce serait la trahir.

Pourtant il parlera, le vieillard. Il ne le sait pas encore, mais avant que le récit ne s'achève, avant que les deux inconnus ne se quittent, ils auront troqué leurs secrets. L'un à cause de son désespoir, l'autre en désespoir de cause. Au terme de toute équation, de toute rencontre, c'est de responsabilité qu'il s'agit. Qui dit je crée le tu. C'est le piège de toute conscience. Le moi signifie à la fois solitude et refus de solitude. La parole nomme les choses et ensuite les remplace. Qui dit demain le nie. Demain n'existe que pour celui qui n'en veut pas. Et hier ? Hier c'est Kolvillàg : un nom à oublier, un mot déjà oublié.

Ainsi tu en as assez, songe le vieillard en scrutant le profil du jeune homme. Tu t'apprêtes à mourir et moi je deviens forcément juge ou témoin. Sauf que je suis fatigué, trop fatigué pour jouer au destin.

Là-haut, les rues et ruelles se peuplent d'ouvriers rentrant chez eux. Des amoureux, la main dans la main, marchent en riant et en s'embrassant. En bas, le fleuve s'offre à la pénombre. Le ciel rouge vire au gris ; le voilà qui s'éteint. Un vent frais souffle dans les arbres décharnés. Les immeubles en face semblent noirs et menaçants. Ça et là une fenêtre s'allume, mystérieuse et rassurante. Et toi tu attends la nuit, songe le vieillard. Tu l'attends pour la suivre. Ne nie pas. Je sais lire en toi. Le cafard qui colle à la peau. Le dégoût qui chasse la curiosité. La pensée lourde, épaisse. Et puis ce poids qui oppresse la poitrine, cette langue pâteuse qui encombre la bouche. Ne mens pas. Je connais ça. Tu n'attends plus que la nuit pour t'emporter et te noyer. Et moi il m'incombe de te retenir. Pourquoi moi ? Parce que je suis présent. Parce que j'ai des yeux pour voir, une bouche pour protester. J'aurais pu être ailleurs, regarder dans une autre direction.

Au loin, place de la Faculté, c'est la foire. On s'y agite, on s'insulte, on hurle. La campagne électorale bat son plein. Votez ceci, votez cela. Votez pour untel car il incarne la promesse. Non : votez pour untel car *lui* incarne la promesse. Des orateurs haranguent des foules. Applaudissements, sifflets. Faites-moi confiance : moi qui ceci, moi qui cela. Des candidats à n'en pas finir. Tous disent la même chose. Tous se sacrifient pour les intérêts du peuple : il doit se considérer heureux, le peuple, d'avoir tant de défenseurs, tant d'amis dévoués. Mais les amis du peuple ne sont pas amis entre eux. Bagarres, incidents, tumultes. On se lance à la figure accusations et postulats. Changeons la société, changeons l'homme. Au nom des mutations on tue les systèmes. A bas le pouvoir, vive la révolution. Troubles, émeutes, coups d'Etat. A bas le gouvernement, vive l'imagination. A bas la vie, vive la mort. J'ai déjà entendu ces slogans, ailleurs. Barcelone, Berlin. Les hommes changent, leur cri demeure. Je suis trop vieux pour m'y laisser prendre. Ces bruits et fureurs ne me concernent plus. Mais toi ton choix me concerne. Me voilà responsable de ton prochain pas. Comme si tu étais mon fils. Comme si j'avais un fils.

Le vieillard se revoit à Prague dans les années vingt, à Berlin dans les années trente. La tragique gaieté des uns, l'insouciance artificielle des autres. La mort est pour Azriel une vieille connaissance ; il sait la débusquer, la démasquer. La combattre. Aux êtres acculés au désespoir, il disait : « Affronter la mort lucidement est une chose, se rendre par faiblesse ou par inadvertance en est une autre. Je ne vous demande pas de revenir sur votre décision ; je vous dis seulement d'agir librement. » La liberté : le grand mot. La tentation suprême. Au nom de la liberté je vous mets en prison. Au nom de l'avenir nous vous condamnons à la peine capitale. Est-ce qu'on se tue encore par désespoir ? Comment savoir.

Voici le crépuscule avec sa traînée d'ombres lourdes, argentées. Voici les premières étoiles jouant avec les flots, reflets d'un autre monde sombre et silencieux. D'habitude tu viens ici te promener avec ta petite amie, pas vrai ? Tu lui parles, tu lui dis des choses, des choses, pas vrai ? Pas ce soir.

Ce soir tu es seul comme seul un amoureux déçu peut l'être. C'est bête mais tu as le cœur gros, c'est bête mais tu ne crois pas en l'amour. La vie ? Une vaste plaisanterie, autant t'en débarrasser. Des raisons, tu en as beaucoup, je parie. Elles ne varient pas. On aime trop ou pas assez. On souffre ou on fait souffrir. On se bat contre le monde entier, c'est dur de se battre contre le monde entier. C'est bête mais à quoi ça sert de s'accrocher à une existence aride ? Dieu a commis une injustice en se donnant un jouet à sa mesure ; il appartient à l'homme de la corriger, de l'effacer en s'effaçant, pas vrai ?

Le vieillard et le jeune homme se dévisagent un instant, les yeux dans les yeux, sans ciller, sans tricher.

— Qui êtes-vous ?

Le vieillard ne répond pas. Qui suis-je ? Azriel ? Qui suis-je ? Moshe ? La question des questions. En ouvrant les yeux, Adam ne demanda pas à Dieu : qui es-tu ? mais : qui suis-je ?

— Que me voulez-vous ? Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu.

Il me prend pour un fou, songe le vieillard. Avec raison. Il faut être fou pour vouloir parler à un inconnu, fou pour espérer le sauver, fou pour espérer tout court. Est-ce que je lui fais peur ? La folie l'effraie plus que la mort...

Le ciel et le fleuve se rejoignent tout à fait et du coup Azriel comprend qu'on veuille se noyer dans la nuit où tout est appel et mystère.

— Il ne faut pas, dit le vieillard. Il ne faut pas lever l'interdit. On ne combat pas le feu par le feu ni le désespoir par le désespoir. Le mal s'ajoute au mal mais ne le diminue pas. Si tu te tues, tu commets une injustice de plus. Tu auras prouvé quoi ? Je te conseille plutôt de rester. Et de regarder la nuit en face.

— Et la vie aussi ?

— Oui. La vie aussi.

— Et la mort aussi ?

— Oui. La mort aussi.

Et, baissant la voix, le vieillard ajoute :

— Mais tu ne verras jamais Kolvillàg. Tu n'as donc rien à craindre. Le pire t'a été épargné.

Et encore plus bas, presque dans un souffle :

— Je ne te dis pas de ne pas désespérer de l'homme, je te demande seulement de ne pas offrir à la mort une victime de plus, une victoire de plus. Elle ne le mérite pas, crois-moi. La plus belle des morts ne l'est guère ; il n'existe pas de mort belle. Ni de mort juste. Que la vie ait un sens ou non, il s'agit de ne pas en faire cadeau à la mort qui en est sûrement dépourvue. Toute mort est absurde. Inutile. Et laide. Est-ce là ton souhait : augmenter la laideur du monde ? Moi je te dis de résister. Te donner la mort c'est te donner à la mort. Elle rendra ton cadavre. Ça pue, un cadavre. J'en sais quelque chose. Reste, te dis-je. Reste au seuil. Comme moi. Et comme moi tu vengeras Kolvillàg...

Kolvillàg : tu ne sais pas ce que c'est. Nom mélodieux, enchanteur, pas vrai ? On ne dirait pas un charnier. Pourtant, pourtant. Mais je dois m'arrêter. Rassurez-vous, amis morts : je ne vous renierai pas. Je ne permettrai pas qu'un étranger profane votre sanctuaire. Je serai prudent. L'événement restera entier. Je ne dirai pas la cause ni l'effet, je ne révélerai pas l'ampleur du secret, je n'indiquerai que son existence. Je ne montrerai qu'une étincelle. Une lueur suffira. Si tu veux mourir ensuite, au moins tu sauras pourquoi.

Ce que j'ai vu à Kolvillàg, pas seulement durant sa dernière nuit, c'était l'éruption de la violence, la maîtrise de la démence, et cela au sens absolu : comme si l'absolu s'était déréglé. Comme si le créateur, dans un accès de rage joyeuse et destructrice, avait accordé pleins pouvoirs à ses créatures, des plus grandes aux plus insignifiantes : et ces créatures, rendues folles par leur poids de divinité, se ressemblaient tout à coup par leur passion haineuse et vengeresse les poussant vers la bêtise et le néant.

Pris dans le tourbillon, adolescents et parents, invalides et colporteurs, sages et abrutis lancèrent les mêmes cris sans se faire entendre. Egorgeurs et égorgés semblaient dans le même puits, condamnés au même anonymat. Le bien et le mal se disputaient le même rôle, les mêmes privilèges. A un certain moment, si j'avais osé, je me serais écrié : « Malheur à nous, Dieu n'est pas Dieu ! Malheur à l'homme, le Maître de

l'univers est devenu fou ! » Mais je n'ai pas osé. Et puis, il y avait ma promesse, mon engagement. Je serrais les lèvres, je les mordais jusqu'au sang ; je n'ai pas crié. Adossé au chêne, dans la montagne boisée et lointaine, je contemplais le brasier qui s'étendait, s'approchait à grands bonds. Je n'ai pas fui, je n'ai pas été pris de panique ; je n'ai même pas bougé. Je pensai : à quoi bon ? Et aussi : qu'il vienne donc, le justicier, je l'attends, je lui cède cet arbre, cette forêt d'arbres, je les lui donne en offrande et en holocauste ; je lui donne la montagne et la vallée. Et le reste avec.

C'est que j'avais froid.

— Tu n'as pas froid, toi ?

— Non.

C'est bête comme question. Mais le vieillard a toujours froid. Parce qu'il est vieux ? qu'il ne dort pas assez ? Même en été il porte deux chemises.

— Tu as faim ?

— Non.

— Soif ?

— Non plus.

Parler, songe le vieillard. Le meilleur moyen. Le faire parler. Lui parler. Tant que nous nous parlons, il est en mon pouvoir. On ne se suicide pas au milieu d'une phrase. On ne se suicide pas en parlant ou en écoutant. Ni au milieu d'un repas. Le faire manger, boire, se saouler. Mais il n'a envie de rien. Pourtant, pourtant... Il faudrait le remuer, le secouer. Lui parler encore ? jusqu'à quand ? au nom de qui, de quoi ? Au nom des morts ? De quoi est-ce que je me mêle ? Pourtant, pourtant... Il faut agir, faire quelque chose, n'importe quoi, invoquer une certitude, n'importe laquelle. Au diable les principes, les vœux. Le combat véritable, c'est au niveau de l'individu qu'il faut le livrer. C'est là, dans le présent, que le temple est reconstruit ou démoli. Ce n'est pas en légitimant la souffrance — et qu'est-ce que la mort sinon paroxysme de souffrance ? — qu'on peut la désarmer. Le mystère de l'univers réside non dans l'univers mais dans l'homme ; on ne peut atteindre la perfection que sur le plan de l'individu. Tu désires triompher du mal ? Parfait : commence par aider ton

semblable. Triompher de la mort. Excellent : commence par sauver ton prochain. Fais-lui comprendre que la fuite dans la mort est plus insensée que la fuite dans la vie. Un être qui ne craint pas la mort est un imbécile qui veut mourir. La peur est chose saine, elle signifie refus de mourir. La preuve : Kolvillàg croulait sous la peur. Aucun rapport ? Faux. Si tu en as assez de vivre, jeune homme, c'est parce qu'à Kolvillàg la mort fut victorieuse. Le vide en toi fut creusé là-bas. A ta manière, tu es un revenant. Un survivant. Sauf que tu n'as pas d'histoire à raconter. Tu souhaites te donner la mort pour te donner une histoire. Tu voudrais celle de Kolvillàg, hein ? Ensuite tu vivras, hein ? Pas de chantage, s'il te plaît.

Je ne peux pas donner ce qui ne peut t'appartenir. Je n'ai pas le droit. Ne me pousse pas, je ne fléchirai pas. D'autres ont essayé sans plus de succès que toi. Un conseil : enchaîne ton regard, ramène ta pensée ; il ne faut pas qu'ils s'aventurent trop loin, au-delà des limites permises. Tu risques de buter sur un peuple englouti dans le silence et protégé par lui : tu perdrais la raison.